

Stéphane Abdallah ILTIS



ÉCUMES

(Poèmes divers & inachevés)

Poésie



ÉCUMES

STÉPHANE ABDALLAH ILTIS

ÉCUMES

AVANT-PROPOS

Les pièces de ce recueil ont été composées en marge de mon œuvre poétique principal, en dehors de tout ouvrage déterminé : il s'agit de pièces individuelles, n'étant assujetties à aucun ensemble thématique quelconque dont elles seraient des éléments signifiants, n'existant que par elles-mêmes et s'inscrivant dans une démarche expérimentale très globale – avec tout ce que cela implique de déchet, d'impuretés, d'imprécisions, d'approximations.

Comme telles elles constituent, depuis près de trente ans, l'**écume** de mon œuvre poétique.

Elles sont toutes éveillées par une interrogation sourde, prégnante – obsédante.

Car le poème naît d'un manque, d'une absence, qu'il a pour vocation de combler.

Et l'absence essentielle qui intéresse le poète, et qui le hante, consciemment ou inconsciemment, c'est celle de l'absolu, de l'Être – du Divin.

D'où cette volonté, devenue quête, de Le dire (ou du moins de Le suggérer) dans la plus pure formulation signifiante possible.

C'est des tréfonds de l'âme, de l'inconscient, que doit s'éveiller Son intuition – car Il a mis en chacun de nous de Sa lumière, et il existe en chacun de nous un point de contact avec Lui.

Cela implique un travail sur soi visant à la purification de l'âme et du cœur, et à l'extinction de l'ego qui Le voile.

Ainsi mis en éveil par cette approche spirituelle préalable, le poète (qui ne saurait se contenter de Le ressentir) mettra en œuvre le langage, par le travail duquel il essaiera de figer et d'exprimer son intuition de l'Être, espérant l'*adéquation*.

L'*adéquation* (véritable ouverture spirituelle), c'est la convergence entre l'intuition et la composition verbale la plus rigoureuse¹ ; le moment précieux où les deux coïncident et se cristallisent en poème.

Mais il ne s'agit pas de hasard : il existe, parmi des millions et des milliards de possibles, quelque combinaison qui par Sa grâce *correspond* à l'intuition.

Et c'est par un patient travail de recherche, de tentatives, d'expérimentations (impliquant la plus grande humilité et une intention pure) que le poète, tâtonnant, se

¹ Selon les règles strictes de la prosodie classique.

mettra en quête de cette formulation parfaite ; espérant qu'Il récompensera un jour cette cause (ce cheminement à l'aveugle marqué de trébuchements et de faux pas) et le mènera enfin à cette combinaison espérée emplie de Sa présence.

Les pièces qui composent ce recueil relèvent donc de ce tâtonnement et, comme autant de parcelles, de bribes, de fragments, constituent mon errance parmi les mots, mes tentatives de les assembler selon des règles strictes et déterminées¹, en usant de signifiants soigneusement choisis.

Comme telles – brutes, dépouillées, inachevées, balbutiantes, hésitantes – elles visent non pas à proposer un ensemble cohérent par le sens, mais à montrer, par ordre chronologique, ce cheminement aléatoire (du moins dans la pratique).

Et quand-bien même certaines prendraient la tournure légère de poèmes de circonstance, la préoccupation première demeure la même, tendue et angoissée : l'absolu.

En d'autres termes :

LUI.

¹ Dans les années 95-96, je développais une poésie expérimentale consistant en un dérèglement syntaxique total, marqué par une désarticulation et un éclatement complet de la phrase (propositions, adverbes et adjectifs isolés, antéposés, mélangés selon un ordre anarchique), mais dans un cadre prosodique strict, visant à brouiller et abolir toute dimension narrative (bannir l'anecdote) au profit des sonorités ; il en résultait des poèmes déstabilisants à la lecture, pour qui cherchait à comprendre plutôt qu'à entendre, rassemblés sous le titre de *BIBELOTS* ; certaines des pièces ici recueillies sont imprégnées, dans une moindre mesure, de ce procédé qui avait profondément marqué mon écriture poétique en créant des automatismes ; il aura fallu vingt ans de pause pour que je me purge de cette mécanique et retrouve une poésie caractérisée par une syntaxe un peu plus conventionnelle.

LE BAISER

Le Beau détend sa main froide de la caresse
Ô prodigalité et suprême paresse
Et l'oisive douceur d'un murmure béat
Tremble de n'être pas sous l'air que le cil bat ;

Oh, ce frisson pourtant s'ajourne sans folie,
Le battement de l'aile flattant la jolie
Nuance que filtre l'azur délirant,
Susciteur de l'émoi pur de l'adolescent !

Mais le souffle commun éparpillant son trouble
Délivre, violent, le spasme qui se double
Sous le jeu programmé de l'odorant soupir
Et s'affirme, muet, nourri par le désir ;

Il se concentre alors, accomplissant l'étreinte
Que filtre le silence et sans nulle autre astreinte
Élude, ayant promis, l'inconsistant revers
Et la tentation du suprême travers.

LE CIMETIÈRE

Ô louable répit que recèle l'enceinte
Que n'étales-tu pas le splendide rayon
Qui balaye ta paix sans nulle force feinte
Et retourne à l'azur par la réflexion ?

Ici l'azur en paix et paresseux séjourne
Las, ayant goûté l'or du repos somnolent,
De son vierge statut ; il languit et s'ajourne
Lui-même de son poste par trop indolent.

Mais quel est ce commerce instituant l'échange
Cynique ; quel marché dépouille le dormeur
De sa fraîche retraite sous l'ombre et l'orange
Pulpeuse de la branche, et du saule pleureur ?

Et par quel mouvement contraire file l'âme
Là-haut, vers le néant du ciel, espace en feu,
Et s'infiltré en l'humus la fugitive flamme
De l'astre vagabond qui s'excuse du peu ?

L'ÉTANG

Par où la vision se décuple sereine
Perce un œil alangui dans l'onde souveraine
Qu'écarquille le temps fugitif du rebond
Dans la morne splendeur du miroir infécond.

Par où fila mutin le galet se dédouble
Infiniment le rond d'où la mare se trouble
Dont l'ondulation paresseuse en cognant
Le rivage assoupi se meurt en étouffant.

Puis le globe oculaire à son tour se referme
Sur l'oubli dont les droits font mener à son terme
L'éphémère réveil du marais endormi
Qui se fige à nouveau dans son règne alangui.

LE FEU

Ainsi qu'il se répand dans le cadre sommaire
Où se déploie, ardent, son rituel actif,
Le sursaut coloré du flambeau éphémère
Ne trouve que l'échec en son tournoi nocif...

Il cherche l'horizon où décupler l'espace
Suprême de sa flamme étouffant son ardeur
À se régénérer dans le cercle de base
Imparti par le vœu inique du flambeur.

Hélas à son essai d'occulter la limite
Il ne trouve, ce révolté, dans son élan
Que son propre soupir rabattu dont profite
Le maître créateur imbu de ce bilan.

Alors l'âtre déchu quasiment se résigne
À la soumission passive renonçant
À son droit tutélaire de l'espace, digne
Qu'il fut de s'enflammer jadis en s'éclatant.

QUATRAINS

I

Ainsi l'écho se veut sans faille
Mais son murmure décliné
Issu d'une antique bataille
Soulève un sort prédestiné.

II

Quel sortilège débouté
Vainement ce triste appel
Lourdement lesté du doute
Impavide du scalpel ?

III

Qui se veut sans modestie
Chargé de ce vain labeur
Prolifique du flambeur
Sans nuance départie ?

IV

Quel qu'il soit le mythomane
Se découvre sous son sort
Et de cette vie insane
Il ne tire que la mort.

V

Enfin le doute se résorbe
Dans le sentiment décousu
D'un tragique relent qu'absorbe
Le mythe à jamais défendu...

LE NUAGE

Quel est-il ce nuage soudain établi
Sur l'abîme rocheux des sourdes destinées ?
 Navigue-t-il afin de sonder le repli
Sinistre des échecs et des sombres années ?

Ou vogue-t-il, errant, sordide espoir perdu,
 Émouvant vagabond qu'une idée intuitive
 Pousse vers ce néant par l'oubli défendu
Afin d'y déverser son flot d'encre craintive ?

NARCISSE

À Florian P.

Alors entre deux eaux il apparaît, Narcisse
Le diabolique beau parmi le flot muet ;
L'étang le trouble à peine tant le frêle abysse
RéSORBE délicat son tremblement fluet.

Oh, pourtant n'est-il pas dans cette onde servile
Contenu le reproche outrageux et amer
De l'image si plate et maintenant débile,
Et que l'éphèbe nie alors de toute chair ?

Il s'approche, frémit, revit la découverte
Intense du portrait tellement méprisé
Puis trouble le reflet dont il cherche la perte
D'une main dédaigneuse, et voit son œil brisé.

Vainement la secousse que l'onde propage
Décrit innocemment courbes et vibrations
Mais sans rancune aucune la vivante page
Occulte le remous de ces ondulations.

Elle absorbe, soumise à sa loi tutélaire
Le frémissement d'ire en son ampleur éclos
Là où d'un poing rageur le toucher lapidaire
La fit s'écarquiller en rayonnements clos.

Et déjà l'insolente face se reforme
Dans la perpétuelle paix du souple plan
Modulant tour à tour selon sa morne norme
L'orphique relief ignorant tout élan.

Car l'onde, ce tableau fidèlement l'épouse :
Intuitivement son génie a conçu
De mémoire divine, et quelque peu jalouse,
Cet orgueilleux contact avidement reçu ;

Éphémère reflet, des Nymphes la capture,
Ton maître t'a frappé d'un rude désaveu,
Mais qu'importe après tout cette inique rupture
Puisque l'eau t'a gravé si conforme à son vœu !

Narcisse cependant que son égo altère
 Invoque humilié la réparation
Du rapt malicieux de sa figure altièrè,
Vitupère et menace, outré de passion :

« Ah, perfide sournoise, vile créature :
Perverse confusion qu'enfantèrent les eaux ;
Sachez vous repentir de votre forfaiture,
Sinon tremblez remous et frémissez roseaux !

« Vite, vite, rendez au porteur légitime
Cet écho abhorré et que vous détenez,
Restituez dès lors à moi votre victime
Ce regard insultant et ce vulgaire nez !

« Cette bouche s'indigne et cet œil s'exaspère,
Ce menton se perturbe et ce front se distrait,
Et cette chevelure, essaim d'une vipère,
S'éparpille, multiple en le vivant portrait...

« Pesanteur criminelle de l'onde assoupie,
Écoute mon courroux de ton lâche repli :
Je sais bien que ma voix tout comme une toupie
Glisse sur ton miroir sournoisement poli !

« Mais je saurai briser ce mur impénétrable,
L'hermétique surface de ce flot d'argent,
Et je saurai dessous cet écran exécration
Propager ma vengeance d'un poing diligent ! »

C'est ainsi que le beau, le sublime Narcisse
Se répand ; son effluve pénètre le vent
Tourbillonne, retombe et légèrement glisse
Sur le flot susciteur du douloureux tourment.

Mais la fluide entité dessous sa torpeur lourde
Impassible retourne imbue du dédain
(Lequel tacite instigue cette langueur sourde)
L'écho qui vagabonde dans l'azur en vain.

Car le lisse miroir que sa glace protège
Ne daigne rien saisir du sentencieux discours :
L'invective en heurtant le flot se désagrège
Et poursuit en lambeaux son fébrile parcours.

Ah, perverse fontaine d'où fuit la parole
Quelle supplication saurait faire fléchir
Ta froide dureté : la plainte se désole
Sur ta cuirasse de givre sans aboutir !

Car toujours à ta loi d'airain tu sacrifies :
L'irritable retour de ton grave statut
Te fige ; tu te ris des doigts que tu défies
À déchirer ton calme repos sans vertu...

Tu captes, tu saisis impudique l'image
À ton gré ; ton désir ne connaît nul rideau
Si ce n'est celui que ton orgueil propage
Sous la forme secrète de la nappe d'eau.

Impénétrable écran recelant tes mystères,
Ironique il ne fait juste que projeter
Indécemment images, portraits solitaires
Qui venaient, innocents et nus, se confier.

Narcisse, ce matin où tu y fis ton siège
Épanchant sans complexe ton fervent amour,
Tu ignorais hélas qu'il s'agissait d'un piège
– Mais tu le sais alors un peu plus chaque jour !

Car tu trouves gravée ici ta suffisance,
Impudente ferveur d'un sacre singulier,
Mais ce goût exclusif pour ta seule présence
Aujourd'hui tu l'exècres et veux l'oublier...

Or, injure suprême, l'eau te rend sans cesse
Cet horrible visage pour toi nauséux :
À peine tu te penches, le reflet t'agresse
Assaillant sans détour ton regard anxieux...

NARCISSE (2)

L'intention s'avère investissant l'outrage
De Narcisse indigné dont l'index en humeur
Fustige le reflet desservi de rumeur
Que l'onde accaparant élève au rang d'ouvrage.

Cependant qu'en son terme, irritant le rivage,
L'éphèbe, de sa course, explose la tumeur
Écluse sous le jeu astral de l'allumeur
Céleste suscitant contre l'eau son visage...

Tandis que décuplé s'imprègne le roseau
Impavide du laps fébrile de cette eau
Qu'écarquille l'élan courroucé d'une paume,

Prolifique la face qu'altère la main,
Impudente sinon l'emblème du royaume
Répercute déjà l'effet de grief maint.

L'ARBRE

Du plus haut qu'il embrasse le néant céleste
Livide volupté
Son empreinte le voue à l'ouverture leste
Du pur signe éclaté.

Telle que tend en soi la franche parabole
Qu'au ramage chenu
S'éparpille la vrille au fou rythme frivole
D'un gai soupir menu !

Sinon que se déplace la poigne complexe
Et franche du réseau
Nervuré sous la crispation du réflexe
Vitale du fardeau

Hésitante tendance [attendant/attenante] à l'attente
Latente du contrat
Le double élan selon la raideur consentante
Ne manque pas d'éclat !

ROCHE ET TEMPÊTE

À Edgar P.

Très pur ! Là-haut : de l'écume assouvie,
Moutonnement glabre de tout repos
Dédiant tout de sa grondante vie !

Qu'est-ce pointant ? La ferveur de l'écho
Sacrifiant son faix sur l'encolure
Trop stable de la tour sous le fléau...

Ferme torpeur, de son investiture
Que ne perturbe afin de l'ébranler
Ni l'élément, ni sa sainte facture.

Son émergence, aussi d'en désoler
La frange dure enduite de mousse,
N'espère qu'en l'ivresse du voler !

Hélas, ici, de l'extase si douce
Suprême du délire aérien
Il n'est que plainte sifflante que pousse

L'impitoyable flux éolien...

CHAT

Est-ce une ombre déjà nue
De l'intimité
Spirituelle parvenue
En la chaste retenue
De l'éternité ?

Ou n'est-ce mélancolique
Spectre de langueur
Que la muette réplique
Divinement symbolique
De toute clameur ?

De sa vertu singulière
Du recueillement
Mieux que toute prière
Elle implique la lumière
Sombre du tourment...

– Oh froide entité spectrale
Qu'au terme prochain
De ta torpeur minérale
Sourde de l'aire murale
Un élan soudain ;

Et qu'en substance chancelle
Par l'ardeur du bond
La crispation charnelle
Qu'impose sans étincelle
Le sphinx infécond...

VARIATION FÉLINE

Qu'il songe ce félin mollement en l'allure
Somptueuse alanguie afin que bibelot
Il épargne à la vue éprouvée ce lot
Chronique de hoquet, de spasme, de rupture.

Ou qu'en ses flancs si chauds de l'indolence mûre
Il suscite au-delà de l'horizon du mot
L'insolente portée intime du dévot
Soupir étincelant d'exhalation pure.

Ou que furtif encore il emprunte à l'azur
L'espace décuplé du vide d'un pas sûr,
Nonchalant dans l'infime errance de son âme.

Mais qu'en fait il demeure, immuable serment
De dédain le répit alerte de la flamme
Latente du sursaut – de l'ire le ferment.

20 mars 1995

LA TÊTE

Qu'on l'apporte, livide déjà, pâle chef
Bafoué qu'une aurore entame
Saisi par la genèse de ce détour bref
Imparti au fil de la lame.

Et qu'aussi ce vain glaive nu qu'a déserté
(Car la face s'en est saisie !)
Double, l'ébahissant éclat désenchanté
De la céleste poésie,

Humblement qu'en offrande à ce pied tentateur
Près de la dérisoire tête
On l'appose sous l'œil princier du serviteur
Qu'ensorcela, trouble, la fête.

Et qu'alors impromptu s'il arrive, regard
Expert en la fixe pensée,
De son geste subtil imbu du noble fard
Il capte la scène exposée,

Le peintre ; infiniment l'extase de son fait
Vierge encor du glacis sonore
Synchrone épanouira, en termes, ce méfait
De correspondances, encore...

Très Saint, au sacrifice de la danse offert
Béat soudain de sa détente
Criminelle, le chef enfin selon l'expert
Posera près de la démente

Salomé ; et le fer, exhalant son remords
Expiatoire, de l'épée,
Écarlate et piteux de la pire des morts
Veillera la face coupée...

LE PENSEUR

Du règne minéral étrange l'apathie
Exclusive du fondement
N'épargne de son fait ni au socle, impartie
La charge du roc, longuement,

Ni du tourment figé, éternelle, la veille.
Quelle, jalousement, que soit
De la pierre profonde et vive la merveille
Qui perturbablement l'assoit,

Il garde le penseur de son âme taillée
Tacite et morne le secret...

25 mars 1995

OH ! JE SAIS...

Oh ! Je sais que l'amour est un bouquet amer ;
Je te l'offre pourtant, que ses tristes pétales
Bercent cet infini de cette vaste mer
Où l'âme s'est noyée en étreintes fatales...

Oh ! Je sais que l'amour ne se cueille que mort ;
Vois je l'ai ramassé ce matin en l'abîme
Aveuglément défait de ce farouche sort
Où la rose fanée en ce moment culmine...

04 avril 1995

CAR JAMAIS...

Car jamais un matin ne parera les cieux
Du bleu – du bleu profond qui colore vos yeux !

06 avril 1995

LA CAVALIÈRE

À B.M.

Du poète, une brume que simule, mue
Par une molle lame (flux céleste !), émue,
L'âme méticuleuse, exhale élégamment
Une cavalière sous le firmament.
Indolemment, et calme et souple, son allure
Si savamment soumise au gré de la monture,
Que d'une lumière la flamme et les ors
Baignent subtilement, dévoile ces trésors
Qui de son charme font le sublime apanage ;
Mais c'est seule, la veule et vile, et sans partage
Qu'elle, loin du tumulte, abîme lestement
Sa fatale beauté, majestueusement...

Et cette solitude, humée en la brume,
Elle, fière et hautaine, pleinement l'assume.

Quoi ? songe le poète, quel aveu, quel vain
Et vertueux peut-être sentiment enfin
Si souverainement, selon la cavalcade,
Enlevé même au gré de l'équestre saccade
Me prive, moi pourtant l'unique instigateur
De cet étrange rêve
De l'infime partage de ce sain bonheur ?

N'est-ce d'un pur mépris que l'enivrante sève ?

Oh ! Qu'ici l'angoissante interrogation
Prouve d'un créateur l'ardente passion
Et du doute révèle la néfaste emprise
Hélas, où trop souvent la volonté se brise !
Car ainsi qu'en, feutré, ce si triste brouillard
Frustrante, où l'entraînant (l'ironique départ !)
De sa bête le trot tacitement l'incite,
L'attirante beauté disparaît en un site
Inconnu du poète – aussi vite, pervers
Prestement se dissolvent des plus riches vers
Le vœu déterminé et l'orgueilleuse envie...

Poète, laisse-la seule tracer sa vie.

Vois : elle, insouciante, goûte le répit
Qui certes te désole et même de dépit
Certainement t'irrite, et contour éphémère
Que teinte d'une larme la nuance amère
Déliatement fond à l'abîme mouvant
Son éternelle forme et son front émouvant...
Oh ! De perles, ce front, si vivante couronne,
Divinement serti, qu'altier environne
Et, d'une chevelure, si libre l'essaim
Tumultueux – aussi en ce trouble dessin
Onirique, il s'enfonce ; tristement il sombre.

N'en reste plus alors qu'une atroce pénombre...

Mais dans ton souvenir, poète, n'est-il pas
Gravé le claquement de cet équestre pas ?
N'en demeure-t-il pas, ainsi que dans ton âme
Persiste la mémoire et l'heur de cette femme,
Légère quelque résonance, quelque écho
Du train laborieux du sinistre sabot ?
Tant ce rythme il est vrai que tu l'entends encore,
Il s'avère à présent que, tout comme on abhorre
Toute vaine torture, tu l'exècres, fou !

Et tu voudrais pouvoir l'enfourir en un trou.

Mais sublime la bête, d'écume fumante
Ruisselant, tour à tour qui t'obsède et te hante
Imperturbablement te possède toujours
Et ce malgré l'oubli (que précèdent ces jours
D'interminable attente, d'attente démente),
Qui théoriquement de l'intouchable amante
Aurait dû de ta tête déjà effacer
La figure charmante
Et qui jusqu'à l'image aurait dû terrasser
De la cruelle absente.

« Ah ! Superbe étalon, de ta robe pourtant
Si vierge de l'éclat de mon pâle printemps
Émane magnétique, se dit le poète,
La saveur égarée et l'admirable fête
De mes plus savoureuses extases ; vois-tu
Rappelant à mes sens, souvenir impromptu,
Leur apogée – hélas ! – maintenant révolue,

Tu violes de mon âme l'ardeur résolue
À s'étendre à jamais sur ses mièvres échecs...

Ô combien je te hais d'humecter, nus et secs,
Et mon cœur, et cette âme d'une seule larme
Mais qui suffit pourtant par le jeu vil d'un charme
À faire d'une blessure rejaillir un sang
Hier encore tari mais aujourd'hui versant
Sa sourde volupté et sa douleur vermeille ! »

(Ah ! Le tragique cri d'un cœur qui se réveille...)

Mais elle continue, et sans manifester
Aucune inquiétude, à lentement trotter
Où du sombre hasard la fidèle ironie
Innocemment la mère sans monotonie,
Et seule, toujours seule, à porter son mépris
Dans ce cœur du poète injustement épris
Si ridiculement d'une image perverse
(Mais si sublime malgré tout tant elle verse
D'intime démesure un son grandiloquent
Que lui-même a conçu, névropathe éloquent !)
Alors qu'aveuglément enclos en son délire
Il éprouvait l'envi d'entendre de la lyre
Quelque aveu conséquent.

25 août 1995

LA CAVALIÈRE (2)

Elle, pâle cavalière, défie, elle
Qui d'une flamme fie à la chaleur fidèle
Son âme (celle alerte et mâle du cheval),
Insolemment l'auteur malade qui du val
 En la brume consume
 Imaginaire, cette larme qu'il assume
Également ; alors, seule, selon l'ardeur
 Et, leste, du porteur
L'allure elle détale où le calme l'appelle !

Ainsi, noble et sublime, de filer la belle...

Et elle continue et sans manifester
Aucune inquiétude à lentement trotter
 Où virtuel effet du poète s'anime
 Spirituel aussi l'imaginaire crime
 De sa raison vouée à la projection
D'une brume où s'amorce sa destruction...

FLORA

D'inconstance Flora se renverse et balance
Sur sa chaise, une tresse, ivre de nonchalance
Et, mollement au ciel, où d'un songe hagard
L'errance vaine file, lance un long regard...

Puis elle dodeline, Flora, si lascive
Et pâle de langueur, assise, elle, passive
Décrit de larges cercles, de sa tête, d'or
Et de sa chevelure, se fond au décor...

Ainsi d'une voltige, de sa chevelure
Délivrée, elle invoque, vol qui se délure
L'ivresse, encor l'ivresse, et folle de l'ardeur
Soudaine du balai, s'émeut, saine pudeur...

Oh Flora, délicate lolita instable !
Fatale malade tour à tour affable,
Insolente et rieuse, et parfois même (fleur
Vénéneuse !) nymphe empreinte de malheur !

Flora valse sans fin donc et la tête folle,
Qu'habilement la belle affale et même affole,
Fomente assise là tel innocent complot
Que son âme emballée emprisonne et enclot.

Qui du bal capillaire peut deviner quelle
Onirique ballade, oh quelle fugue, quelle
Téméraire envolée appelle vivement
L'infidèle rebelle, oh quel envoûtement ?

Elle, vague, navigue où ce rêve l'emporte
Et, sauvage révolte que rien n'avorte,
Elle, fauve beauté où le songe enjôleur
L'invite dévidant son fil, en goûte l'heur.

Oh ! Ce magique fil où se propage, agile
Et peu sage délire, de l'enfant fragile
La si tumultueuse rage et le désir
D'émerger au-delà du vierge avenir !

Mais Flora seule sait ce que du songe scelle
L'éphémère mirage et l'amère ficelle,

Car ce qu'elle devine et redoute avant tout
C'est de l'extase, enfin, le terme et le dégoût...

C'est l'âpre retombée et la chute sévère
Et la langueur hautaine et l'angoissant calvaire
Et l'affreux abandon frustrant, la trahison
D'une exaltation rendue à la raison...

De sa chaise Flora se lève alors et brise
De l'amène tableau la souriante emprise,
Se lève, marche et va où du charme pervers
S'efface la menace et l'infâme revers...

07 septembre 1995

LA VIEILLE

Assise sur sa chaise et calme dodeline
La mère-grand ;
Et dans son âme dense danse et se dessine
Tout son passé tout son présent...

Assise seule ici et seule face à face
Aux souvenirs
De son enfance, aussi de sa force qu'efface
Son âme lasse de soupirs...

– Oh cette force forme que la vieille efforce
D'ici ressusciter
Se tord écorce morte et se tordent ce torse
Et cette carcasse à porter...

21 septembre 1995

VARIATION FÉLINE (2)

Charme de la paresse assume ici ton âge
Et de ta face, ovale en un rubis taillé
Sache sinon brûler le regard émaillé
Tout du moins consumer l'impassible mirage !

Brûle ! Brûle au reflet mâle de ton image
Cet œil et de ton cri viril et éraillé
Assure le relais de ta race – braillé
Fût-il ce rauque appel énamouré – de rage !

Mais simule s'il aime ô famélique amant
De ce magique et calme faisceau savamment
D'améthyste dardé sur l'ombre de soi-même

L'animale lueur et s'il hume, rumeur
De ta forme féline, le sonore emblème
– Simule de la mort et l'arôme et l'humeur !

01 novembre 1995

VARIATION FÉLINE (3)

Quelle détente sèche en l'air s'échappe et glisse
Où la lune n'a pas enchanté de ses feux
Où la lune n'a pas de sa lame propice
Nonchalamment tranché le plafond ténébreux ?

Oh quelle vive flèche sans qu'elle ne siffle
Échappe au chaleureux manège du rayon
Lunaire Oh quelle étrange et passagère gifle
Déchire le néant comme un coup de crayon ?

C'est un chat Silhouette et âme du silence
Qui inlassablement cherche à se dérober
À l'astre vigilant qui fébrilement lance
Sur le félin ses foudres sans le déceler.

LA CAVALIÈRE (3)

Qui frémit en ces ombres offertes au songe ?

Qui bouge là sinon quelque forme que plonge
Invariablement le rêve au gouffre d'or
Du somme ici orné d'un magique décor ?

Oh qui bouge en l'aride égarement d'une âme ?

Déjà du songe s'ouvre une porte ; une flamme
Irréelle en surgit et un souffle nouveau
Éclaire le repos souverain du cerveau...

C'est émergeant enfin du céleste brouillard
Une cavalière au [ténébreux/farouche] regard
Qui escorte, Sommeil, indolente et suave
Ton cours qui se distrait de sa figure hâve :
Vois, elle offre à ton règne outre cette pâleur
Toute la charité de sa sobre chaleur
Et voue à ton néant le secret de sa course
Et son luxe discret à ton errance – source
Intime de son propre mouvement ; mais où
La porte son allure majestueuse, où
L'entraîne de son trot l'écumante monture
(Docile à qui la laisse la guider, si sûre),
Où de la cavalcade le rythme ténu
L'inciterait-il donc – oh vers quel inconnu ?

C'est pour une ballade au retour éphémère...

Elle navigue lente et farouche, chimère
Idéale – fantasme d'un esprit dormant
Et se laisse bercer par le train élégant
De la bête laissant aller où bon lui semble
Son pas majestueux sans que ce pas ne tremble ;

Fière elle dédaigne jusqu'à qui l'émet
Jusqu'à l'enchantement spectral qui la commet
Et méprisant cet œil interne qui l'envoûte
En la projetant, elle, sous l'étrange voûte
Virtuelle et mouvante d'un fantasma fou
Malignement dérive où devenant si flou
Qu'il s'abîme aux confins de son intime espace
L'onirique délire égare toute trace
D'elle et de son périple errant et dénué
De sens, et à l'écho soudain atténué...

Elle échappe insolente et vaguement hautaine
À l'emprise insistante de l'esprit (fontaine
Par où s'écoule un jet prodigue – généreux
Épanchement d'images, parfois ténébreux
Amas inconsistant d'angles fantomatiques,
Parfois singuliers effets symptomatiques
D'une raison vouée aux affres des transports)...
– Elle chose qu'infante le cycle retors
Et pervers d'une extase empreinte de névrose.

Puis elle disparaît sans aucune autre cause
Que celle du désir absolu du néant,
Que celle de l'attrait furieux du béant
Espace où ne l'astreint nulle volonté pure
Ni nulle imaginaire retenue obscure :

Elle s'évanouit dans ce bain onctueux
Qui la vit arborer, fin et délictueux,
Cet ultime sourire arrogant à qui blême
L'élève au firmament de l'intime poème,

Laisant le douloureux soubresaut de l'éveil
Se substituer à son fictif appareil...

09 décembre 1995

VOIS, JE T'AIME...

Vois, je t'aime et ce soir encore je suis seul
Je suis seul avec toi qui dans mon âme glauque
Se profile sous le synthétique linceul
De ma mémoire qui d'une voix sourde et rauque

T'appelle à son salut Mais tu ne l'entends pas
Ce murmure étouffé et poursuis solitaire
Ton parcours ignorant que derrière ton pas
S'étend l'ombre sans fin d'une douleur amère

10 décembre 1995

RAFALE

Telle s'offre défaite à la force
Insolente la branche et frémit
Sous la franche rafale l'écorce

Telle au vil affront de qui gémit
La rafale friable frissonne
La ramure et son or chu blêmit

Telle qu'entre en la phrase consonne
Idéale et sans que la soumît
Nulle affre la rafale résonne

Et la branche arrachée périt

05 février 1996

LÀ TEL UN VIERGE REPOS NU...

Là tel un vierge repos nu
Où ne s'échoua solitaire
D'aucun naufrage reconnu
Que la substance du mystère

Là s'accomplit en la candeur
Stérile de son vain office
L'astre que n'atteint nulle ardeur
Autre que de tout sacrifice

Et se consume l'insolent
Élan que maintenant assume
En sa fulgurance indolent
Et violent l'ardent volume

VERS

Solitude si
Ta sollicitude
Ne m'élude ni
N'aide mon étude

Trouve à ta langueur
En réponse ma
Sévère rigueur
Que nulle n'aima

Mai 1996

VOLUTE

Que ne s'épanouit avec
Muet de sa trop envoûtante
Ivresse ce nuage bleu
Que nul autre asile ne tente

Que celui du rêve nu
Où ne révélant de sa lente
Humeur que ce filet menu
Et sa malice nonchalante

Il assouvit sa volonté
Si futile de l'éphémère
Et s'évanouit velouté
Et plein d'une saveur amère

– Oh que ne s'épanouit-il
Où l'invitant cette folle âme
Le convie à ce vain exil
Où ne brille nulle autre flamme ?

IMPRESSION DU 08 MAI 95

Vole comme s'il
Aussi volait vole
Impassible cil
Comme hélice vole

Comme s'il aussi
Volait vole et plane
Plane cil ainsi
Que l'aéroplane

Vole et ne désole
Indocile tel
Indolent qu'isole
Ton reflet pastel

29 mai 1996

FLORA (2)

Moi des limbes l'enfant obscurément surgie
Moi d'un doute oublié l'emphatique survie
Que ne me donnes-tu, Poète, à ce moment
La ressource d'aimer quelque réel amant ?

DÉJÀ L'AUBE DEMEURE...

Déjà l'aube demeure
Parcelle d'infini
Se lève l'aube et meure
L'abîme d'eau banni

Repose où vogue nue
L'aube tel idéal
De l'or et de la nue
Et du sanglot final

Mais l'eau se décompose
Et l'or et l'infini
Et seul un rêve pose
Sa fraîcheur et son nid

25 juin 1996

LUMIÈRE DÉCHIRANT...

Lumière déchirant
Toile du jour et fissure
Hécatombe : une morsure
Et l'ivresse d'un tyran

Étirement : l'imposture
Suprême, c'est délirant
L'immédiate mesure
De l'abîme indifférent

Épanouie l'envergure
Manifestement augure
De la force de l'écran

Mais nulle autre conjecture
Ne saurait d'une lecture
Atténuer le tourment

27 juin 1996

PARS ET N'ÉBATS...

Pars et n'ébats de l'interdit
Afin de n'en semer aucune
Parole nue âpre lacune
Toute la force vain édit

S'il en abuse le crédit
Demain prophétique lagune
N'en émergera plus commune
La vitalité qu'il perdit

Mais seule seule afin que d'elle
Énigmatique l'hirondelle
Enfin ressurgisse l'écho

Émeut de son battement d'aile
Scintillement de soufre et d'eau
Toute la vallé' de l'Andelle

11 juillet 1996

TOMBEAU

À M.L.

Si le sépulcre si prompt à l'ensevelir
Farouche délivrant l'aveu de la suprême
Élévation donne en ce moment extrême
Sa bénédiction grave sans l'avilir

C'est qu'il a recueilli sans le faire pâlir
Plus encore ce masque de ferveur et blême
Aussi dans son repos le marbre ultime emblème
Écoute l'âme bas à la Vierge s'unir

Mais que la pierre nue afin de ne soumettre
Que sévère symbole qui tend vers le Maître
Sa raideur obligée et tragique, la Croix

N'élève ni livide et fabuleux son ample
Amoncellement bas d'angles muets et froids
Ni sa brute [vigueur/rigueur] d'inébranlable temple

ROSE

Si pourpre elle incline lasse
Et désuète sa mort
Infime c'est qu'elle endort
La rareté de sa classe

À moins que seule n'amasse
Vile tige ce ressort
Assoupi s'il en ressort
Quelque signe de sa race

Mais afin que son déclin
Nul encore de la chute
Du pétale et du carmin

N'étale pas de sa lutte
Vitale son lendemain
La rose n'ose au matin

La vrille d'une volute

REBELLE ÉTALANT...

Rebelle étalant sa courbe
Évasivement afin
Que s'évanouisse fourbe
L'illusion de sa fin

Elle fine pointe file
Sa futilité sans heurt
Comme d'un reflet nubile
La communion se meurt

Indocile du méandre
Indomptable du cheveu
S'il y recèle une cendre
Abusive d'aucun vœu

Le poète désavoue
Ce nuage qui le noue

09 octobre 1996

FLORA (3)

Si Flora l'effleurant ce rêve le dévide
C'est qu'elle assurément le réveille, perfide...

Elle qui du sommeil jusqu'ici résolu
À son vertige enfin simulait l'atonie
Ressuscite un passé qu'on croyait révolu
Afin d'en rompre la fausse monotonie ;
Moi, se dit-elle, spectre infime de ce don
Fugace et irréel qu'est le vierge poème
Me promène en la ligne et sans que du pardon
Je quête l'aventure me vends et m'essaime.
Qui prétendra jamais m'aliéner à lui
Quel poète en son ombre imprégnée d'ennui
Saura jamais me prendre à son jeu dérisoire ?

Je suis reine et ne crains aucune veille noire.

Variante :

Si Flora l'effleurant ce rêve le dévide
C'est qu'elle assurément le réveille, perfide...

Elle qui du sommeil jusqu'ici résolu
À son vertige enfin simulait l'atonie
Ressuscite un passé qu'on croyait révolu
Afin d'en rompre la fausse monotonie ;
Moi, se dit-elle, moi diverse sous le jeu
Sidéral, alanguis du maître de l'enjeu
L'insistante matière à me suspendre nue.

FLORA (4)

Elle, sommeillant seule et lascive toujours
Lasse et délaisse aussi de ces [...] jours
Fallacieux le cours et le malice – seule
[...]

EFFET

Comme oblique il attendrit
Facétieux d'une courbe
Le panache qu'il décrit
Et qu'il éparpille, fourbe

Le regard atteste enfin
Malicieux de sa verve
Sans que d'un fauve parfum
La rumeur ivre le serve

Mais qu'il émette indécis
Et paresseux d'une alerte
Quelque message précis
Alors s'accomplit sa perte

23 octobre 1996

POÈME...

Pâle, étale ta pâleur
Évasive de l'oubli :
Même s'il n'omet pas l'heure
Émotive qui te lie

Le sacre de ta vertu
T'élève et te mortifie !
Ne permets qu'ivre te tue
Et funeste ce défi...

...ET SA VARIANTE

Pâle, étale ta pâleur
Évasive de l'oubli :
Même s'il n'omet pas l'heure
Émotive qui te lie

Le sacre de ta vertu
T'élève et te mortifie !
Mais ne permets que te tue
Si funeste ce défi...

OR, ET SÛRE DE TON FAIT...

Or, et sûre de ton fait
Si n'opère nul mirage
Orne d'un âge défait
Ce torrentiel orage

Car si pauvre ce parfait
De sa déchirante rage
Ne tempère la forêt
Que d'un étique barrage

Porte, Belle, sa vigueur
Dans ton œil et de rigueur
Délivre sa pure flamme

Ainsi libéré l'éclair
De sa violence blâme
L'océan, la terre et l'air

ALEXA

Mêle et seule Alexa que d'un rêve exilait
Pâle et trouble ce voile, humaine léthargie
D'un poète en suspens, amorce sans comple-
Xe nul une ouverture où de cette énergie
Qui la meut se révèle erratique le feu.

Du poète Alexa se réveille le vœu...

Elle qui sommeillait, elle d'une enveloppe
Également sans vie intègre de ce corps
Pourtant pas dénué de celle qui encor
La peuple, moribonde, intègre et développe
L'onirique dessin.

Mais ce n'est pas sans gêne...

Car jalouse Flora de ce fougueux dessein
Et rétive interpose à ce projet sa haine.

QU'ELLE EXHALE...

Qu'elle exhale et délicate
À ce langoureux soupir
Azurée et benoîte
Une brume de désir

Et que de cette ombre, haleine
Amère et tendre à la fois
Découle fatale à peine
Cette feinte qui l'assoit

Mais que jamais ne l'étire
Unanime à l'affliger
Nulle énigme qu'un sourire
Suffirait à négliger

03 janvier 1997

FRAGMENT

Mourir, ici mourir
Sans feinte et sans alarme
Sans nul autre soupir
Que l'aveu d'une larme

Mourir et renoncer
À l'aube funéraire
Mourir et s'enfoncer
Dans un creux de la terre

BELLE À DÉSTABILISER...

Belle à déstabiliser
Poète et selon qu'affole
Habilement cette folle
Ta parole à l'iriser

Même à faire vaciller
Experte qui la console
Cette ombre que ne désole
Ici qu'un or à briller

Mais si la belle abolie
Telle idole ne spolie
D'elle que sa volonté

À paraître comme idole
C'est que d'un or éhonté
Seulement l'éclat l'isole

09 janvier 1997

PALINODIE !...

Palinodie ! Ose-t-elle
À cet âge du tourment
S'il offre sa ritournelle
À toute autre tourterelle
J'étouffe un roucoulement

Précieux et s'il intime
Afin que l'écho du vent
Sereinement ne décime
De sa plainte que l'ultime
Vibration sous l'auvent

À chacune le silence
C'est que cet effet l'offense

18 janvier 1997

RÉFLEXION

Délicate et sans foudre
Effrontément l'épi
Farouche et sans répondre
De son bouquet béni

Elle avance à le fendre
Nu roc de sa vertu
Sur la pierre de cendre
Un long pas dévêtu

Et fière de l'offrande
Qu'elle efface à demi
Afin que la lui rende
Le socle démun

De la roche inféconde
Elle esquisse indolent
Et mièvre la Joconde
Un rictus irritant

Qu'elle adresse à la ronde
De son air insolent...

24 janvier 1997

ALEXA (2)

– Vague, Ô vague erres-tu, somptueuse d'un soir
Qui te meus toi muette et limpide, fantôme
Aboli jusqu'alors, n'erres-tu comme atome
Insensé, n'erres-tu que pour un fol espoir ?

Génie à son néant assigné est-ce, noir
Et douloureux l'abîme insensé, est-ce comme
Un sacre qui t'oblige à son ultime somme,
Qui t'afflige et t'allège enfin du vœu de voir ?

Gloire ! Et si tu l'émetts ce désir, insolente
Insolente sois-tu c'est que ta main fut lente
À saisir et dompter la parole qui vit !

Mais l'aveugle vertu qui te mène à ta perte
Et t'anime et t'obère et pourtant te sert,
Sauras-tu dissiper sa menace en experte ?

SCINTILLE-T-ELLE...

Scintille-t-elle à torrent
Parure étrange et rebelle,
Quelle parole implorant
Saura la rendre plus belle ?

Même si d'un feu mourant
Elle éclaire la venelle
Toujours elle émeut ou rend
Sa chaleur à la ruelle.

Sinon d'un âpre Coran
Toujours prompt à la querelle
Émanera l'effarant
Paradoxe du fidèle...

28 février 1997

ÉVEILLE AU VŒU DU VENT...

Éveille au vœu du vent
Si l'aveu le dénoue
D'un subit engoûment
Pour un peu de ta joue

L'ivresse et le tourment
Et le feu que je loue
De ton cheveu mourant
Où le calme l'échoue

Et si frémit la fleur
Et le grain de ta peau
C'est que se mêle un pleur
À ce vierge repos

Qu'éparpille la mèche
Insolente qu'émet
Cette rafale sèche
D'une brise de mai

13 juin 1997

VEILLE ET BERCE À L'AURORE...

Veille et berce à l'aurore
Unanime de nous
Le miracle sonore
Où la poussière d'or
De nos âmes se noue

Et surtout n'émeus pas
Le rêve qui va naître
Le moindre de tes pas
N'est pas ou ne peut être

Que l'éveil insensé
Qui trouble ma mémoire
Et chasse tout espoir
Éclos de ta pensée

19 juin 1997

VARIANTE DU PRÉCÉDENT

Veille et berce à l'aurore
Unanime de nous
Le miracle sonore
Où la poussière d'or
De nos âmes se noue

Et surtout n'émeus pas
Le rêve qui va naître
Le moindre de tes pas
N'est pas ou ne peut être

Que l'éveil insensé
Du langoureux murmure
Où comme une ramure
Un mirage a dansé

19 juin 1997

LÈVE ET NE DÉROBE PAS...

Lève et ne dérobe pas
À mes vœux que ne dévie
Nul autre apathique appât
Du levain de mon envie

Vierge ce voile où tenu
Mélodiquement s'ébauche
D'une courbe le menu
Dont ma parole s'échauffe

Mais surtout n'étouffe pas
De la suave harmonie
Qui naît au creux de tes pas
Sans qu'aucun âge le nie

Le serein balancement
Sauvage et doux à la fois
Où navigue lentement
Le son trouble de ta voix

25 juin 1997

DÉROULE ET N'ALTÈRE PAS...

Déroule et n'altère pas
À mes yeux pour qu'ils l'émeuvent
Ce reflet de tes appâts
Où mes souvenirs se meuvent

Et fais-le tourbillonner
Au creux de ma mémoire
Pour que puisse moissonner
Où ta volupté se moire

Mon âme ces fugitifs
Et douloureux anathèmes
Que suscitent ces furtifs
Abandons de mes poèmes

30 juin 1997

POSTÉRITÉ

Va-t-elle éclore ou mourir
Infidèle de tes charmes
Cette vague d'un désir
Que susciterent tes larmes ?

Saura-t-elle au moins nourrir
La vacance des alarmes
Que nulle ombre de plaisir
Ne couvrit place des Carmes ?

Et nouvelle d'un renom
Par où brillera ton nom
Sera-ce elle qui native

Ébauchera la grandeur
Hautaine de ta splendeur
Impersonnelle et hâtive ?

06 juillet 1997

AVARE ABRI VÉTUSTE...

Avare abri vétuste
Et sévère que soit
L'envers de cette juste
Ivresse qui t'assoit

Avoue au moins que nulle
Autre épreuve n'aurait
Le charme ridicule
Et presque timoré

De cette savoureuse
Et vierge vérité
Que t'offre l'amoureuse
Et grave déité

Mais qu'affreusement navre
Et givre l'affligeant
Chef-d'œuvre que tu, havre
Entrouvres en pleurant

31 juillet 1997

RIEN QUE VOUS N'AYEZ...

Rien que vous n'avez, belle rose
Épanoui de votre sang
Si ce n'est l'amère névrose
Que votre nudité ressent

(Impure à jamais de l'aride
Érosion de sa vertu
L'âme que déplore la ride
Arrête un rire dévêtu)

Alors aussi meure la tige
Et dans sa chute l'attirant
Tout l'aromatique vertige
Déchu de n'être plus tyran

01 août 1997

QUATRAINS

Valse hésite à trébucher
Mais ne commets l'imprudence
De dresser là le bûcher
Piteux de la décadence

*

Nous n'irons plus au bois
En ces temps de clameurs
Peut-être une autre fois
Quand l'eau sera lueur

*

Vaque à sabler d'inédit
Le bac éteint de la vie
Et s'allumera pardi
Une étincelle ravie

Second semestre 1997 ou premier trimestre 1998

DÉSOLE À N'EN PLUS FINIR...

Désolé à n'en plus finir
Et s'il aborde la rive
Où s'aimer n'est que mourir
Notre vain âge en dérive

Mais ravive aussi le feu
Torrident épars de nos rêves
Et sache y toucher le vœu
Encore épais de nos sèves

Mais faut-il pour que nos doigts
Raniment toutes nos fièvres
Renoncer à tant de lois
Où se consumaient nos lèvres ?

10 avril 1998

PAR OÙ PART ET SÈME...

Par où part et sème
Âpre son venin
(Parole qu'essaime
Aucun vœu de vin)

La vile vipère ?
– C'est pour un matin
Rare qu'elle espère
Ourlé de satin.

ADIEU !

Adieu, toi nubile et seule à n'épouser
Du rêve d'abandon où, pâle, s'échouer
Que l'amer et suave délit de l'ivresse !

Adieu, va sereine où l'or est à louer
Va, tu peux toute aurore est un sacre à jouer
– Et surtout, Tatiana, donne-moi ton adresse !

Impromptu griffonné au dos d'une enveloppe avec cachet du 04 février 1999

SONNET DES COULEURS

Bleu, vitale couleur, source claire d'oubli
D'où le rêve découle, immuable, limpide
En un vierge nuage insaisissable, fluide
Et s'étirole soudain comme un bleuet fleuri

Jaune, étale lueur, où brûle sans répit
Tout l'arôme de l'or, où sourd aussi l'aride
Étincellement (songe épars, havre torride)
Du feu tendre de bois de ramure béni

Rouge, sang de pétale, amère ou veloutée,
Ou nubile caresse, ou grande arche voûtée
Sous laquelle se meurt un long rêve d'amour

Vert, enfin vert, apprêt d'une lande noueuse
Sous laquelle sommeille un peu de l'autre jour,
Inépuisable tourbe, avare et ténébreuse

POÈME VIDE

Pierre ou feu de nulle autre
Auberge que ne fut
Celle où vinrent l'apôtre
Et l'ange du début

Serait-elle la vôtre
Ou celle du refus
Que son aile de cote
Aurait fait d'un abus ?

Non ce n'est pas la faute
Amère d'un rebut
Mais l'orage où tressaute
Une larme à l'affût

SAINTE VICTOIRE

À Cézanne

Elle, comme prise à tant
D'effusion tutélaire,
S'anime, se méfiant
De l'invasion, pourtant,
Ridant sa face lunaire

Alors elle avale et rend,
Modulation solaire,
En un flashe déchirant
Telle débauche étirant
La rudesse de son aire

Décembre 1999

VENTRE

Lisse et que tend, molle chaleur
À peine offerte que ravie,
L'ébauche ici d'une vapeur
Aphone (ce n'est par envie)

Lisse arrondi, silence et l'œil
Où, sourd à l'ombre qui le nie
Se débat comme à l'autre seuil
Le fauve élan de l'agonie

(Lent et suave et long effort,
Houle où se perd et que renie
En l'imminence de sa mort
Un peu de la haute harmonie)

27 décembre 1999

FULGURANCE
(Pièce abstraite)

Verger d'or et la faille
Que berce la rumeur
Homérique, muraille
Aqueuse, ocre lueur

Sourd épi, vaine maille,
Érotique tumeur
Et l'antique rocaille
Où suinte le chœur

Étique d'une taille
Hautaine, astre de cœur.

02 février 2000

CREUSET

C'est là, muette ancolie
Où convergent sans rumeur
Mon humeur inassouvie
Et ta secrète chaleur,

C'est là où tumultueuses
Dansent, grosses d'un soupir,
Et s'écoulent sinueuses
Les eaux du vierge désir,

Où reposent ta farouche
Et désirable pudeur
Et de mon avide bouche
Cette soif, âpre fureur,

C'est là que je veux sans crainte
Aucune de t'offenser
Poser l'immuable empreinte
De mon plus tendre baiser.

10 février 2000

FRAGMENT (2)

Lasse alors elle assoupit
Sa lascive chevelure
Et muette de dépit
(...)

À PEINE ÉPANOUIE...

À peine épanouie
Fut-elle que déjà
La vague (évanouie
Sa vigueur inouïe
Sous le vent) se figea

Vague d'or, aveuglante
Eau, que pétrifia
Cette voix délirante
Qui toujours ensanglante
Ce qu'elle édifia

– Sans que l'or agrémente
Ou pare pour autant
De sa rage démente
La roche que cimente
Éperdument le temps

Ô CYBÈLE...

Ô Cybèle, est-il aboli
Définitivement l'occulte
Et si vil et futile culte
Qui louait ton âge béni ?

Plus alors qu'un livre jauni
Où nulle parole n'exulte,
Même pas l'ombre d'une insulte
Ton nom : à peine est-il honni !

Où se trouvent donc tes fidèles,
Sont-ce ces farouches rebelles
Qu'un sang trop pur étouffe et tend ?

(Et tend vers une aube nouvelle
Qu'un feu d'or offre à qui n'entend
Plus que sa rumeur immortelle)

SI...

Si ta chevelure attise
Encore, éternellement,
Ma flamme qui n'utilise
Plus pour toute vocalise
Que son vain flamboiement,

C'est que cette rousse, vive,
Et folle, infailliblement,
– Et folle rose lascive
En sa turbulence hâtive
Nourrit aussi mon tourment...

OMBRE

Lasse, une ombre s'abolit
Sans pour autant que, rebelle
Et morne, au creux de son lit
L'héberge (mélancolie !)
Une larme au goût de sel...

Si ! Là coule et se démène
(Mais pudiquement tapi)
D'une âme, nu phénomène,
Le souvenir de l'hymen
Où s'acharne l'agonie...

20 mai 2000

PROJET

Il s'agira de construire, à partir de bribes de la réalité, l'image de la femme aimée. On doit aboutir à un absolu de la femme. C'est une continuité de Flora. Cultiver les quelques traits féminins empruntés au réel et qu'aura pu accueillir le langage. Ces traits seront empruntés à plusieurs femmes qui auront marqué le poète. Ce dernier fera une synthèse de ces traits afin d'élever l'image de l'idéal. Il s'agira d'une image fuyante, dont pèsera à chaque instant la menace de la dissipation. Comme le réel se dérobe, il appartient au poète de tenter de préserver, par le langage, quelque chose de la femme.

Est-ce un rêve qu'un vent qui se lève soudain
Au plus dense de l'ombre éveille – né ou d'un
Feu mourant que ranime une braise attisée
– Ou d'un astre qui donne jadis irisée
Une pauvre lueur – ou d'une mer encor
Qui morte n'a laissé que les traces d'un or
Avare bien [qu'il fût en ces eaux / qu'il eût été là] comme écume ?

Est-ce un rêve qui bouge et déjà se consume ?

OMBRE (2)

Une lave n'a voulu
Pour antique démesure
Que l'arôme dévolu
À l'or, amer et mort, u-
Nanime d'une ramure.

Mais pour unique salut
C'est d'une lame la mûre
Et maléfique (ça l'eût
Quand même affranchi de l'ut !)
Humeur âpre qui [murmure/susurre].

UNE FAILLE...

Une faille a figé l'or
Offert à toute la ville,
Est-ce qu'un nouveau décor
Saura la rendre servile ?

Mais l'assaut défaille encor
(Était-ce donc si facile ?)
D'une foudre (était-ce un cor
Embouché par une fille ?)

PROJET DE STRUCTURE POÉTIQUE EN CHIASME

a
b
c
d

c
d
e
f

e
f
a
b

a
b
c
d

GLOSE

Pour un peu de l'or épars
Qui délicatement brille
Où, comme un nouveau départ,
S'enfle, chancelle et vacille ;

Indéfinissable écho
D'une lointaine agonie,
Amer, inusable et co-
Rrosif agent d'atonie ;

Où vacille sous le vent,
Tour à tour âpre et sensuelle,
Une flamme soulevant
Une tempête charnelle

– Oh ! Pour un peu de cet or
Mêlé au bleu de tes rêves
Je veux recr'ér le décor
Où se déroulent ces rêves ;

Ce théâtre lumineux
De tes impassibles yeux...

30 juillet 2000

OMBRE (3)

Qu'à ouvrir, inopportune,
Telle mer où, vain défi,
Une faille n'a suffi
À ouvrir inopportune
Qu'une/Que la mer où, vain défi
Naviguait cette fasci-
Nante mais humble fortune ;

Eût-elle aussi pu donner,
Lueur âpre du fidèle,
Celle (et sans la désoler
Par une larme à louer)
De l'or pur qui ne s'épelle.

25 août 2000

EFFEUILLAGE
(Inachevé)

L'un après l'autre, épelant
Au gré d'une mort hautaine
Et non sans quelque relent
Nauséabond, rappelant
Une agonie ancienne,

Donc à mesure épelant,
Les pétales d'une rose,
À mesure de leur [(ã)-
...]¹ chute mon [...(ã)]²
Dépit nouèrent, morose,

Ce mélancolique chant // Ce [...]³ [...(ã)]⁴

¹ Adjectif.

² Adjectif.

³ Nom.

⁴ Adjectif.

UNE HEURE...

Une heure à peine, soulevant
Le feu si bas qui se dérobo
En bribes, d'ores, sous le vent
~~Où se désagrège une robe~~



Une heure à peine, soulevant
Le feu si bas qui se dérobo
En bribes, d'ores, sous le vent
[Mauve/Rose] où, déjà, *risse*¹ une robe

29 octobre 2000

¹Quand les impératifs de la sonorité l'emportent, le poète va jusqu'à inventer le mot qui lui paraît le mieux adapté...

SURGISSEMENT

Un or a jailli du feu
Est-ce une cendre défaite ?

Or amer à qui ne veu-		Or amer à qui ne veut
T-y voir qu'une ombre de fête...		Qu'y voir une ombre de fête...

Décembre 2000

ALICE DORT
(Poème pour Alice)

Alice, ombre de feu, berce mes insomnies,
Belle en un songe allée, à mon désir offrant
Le nacre d'une peau aux parfums de safran
Où la promesse dort, suave, d'agonies.

Et dans sa chevelure où, de même, assoupies
De secrètes langueurs me parlent doucement,
Elle fait miroiter comme un rauque serment,
L'heure où s'enflammeront nos deux fièvres unies.

Et tant que brûlera ce feu de nos amours
Je nourrirai le vœu qu'elles durent toujours,
Qu'à jamais nous consume l'éclair d'apogée.

Mais pour l'instant je vois la courbe de ses seins
Que lentement soulève sa vie arrogée,
Et je garde pour moi mes [funèbres/funestes] desseins...

L'AUBE

L'aube arrive et déjà s'éveille mon amour ;
Impudique, un rayon qui perce les ténèbres
En chassant les démons et les rêves funèbres
Pose sur son bras nu tandis que vient le jour
Un baiser lumineux qui flatte mon amour.

Mai 2001

LA MER

La mer ample et muette ce matin sommeille ;
À peine si la trouble un caprice du vent...
L'invisible cortège des esprits la veille,
Âmes de qui jadis cette inique merveille
Suscita le tourment...

Mai 2001

L'OR ET LA POURPRE...

L'or et la pourpre du sein
Au feu bas de nos pensées
N'ont pas pour autre dessein
Que nos fièvres étoilées // Que nos [âmes/...] offensées

L'OR UN SANG...

L'or un sang qui se dérobe
Où le feu brûle n'est pas
Plus celé [en/dans] cette robe
Amère qu'en [ce/maint] trépas...

27 janvier 2002

L'OR OÙ SEULE...

L'or où seule n'irradie
Qu'une eau pure ne veut pas
Pour unique [maladie/...]
Que [le/l'...] [pas/repas/trépas] // Que le moindre de tes pas

07 mai 2002

L'OR ; ÉTIQUE LUEUR...

L'or ; étique lueur au comble du silence
(...)

Septembre 2002

POÈME ÉLÉMENTAIRE

L'air : encore assoupi...

Seul un rêve de feu murmure, inassouvi
Où l'arôme d'un or évanoui dérive...

Nul écho si ce n'est cette houle tardive.

Or un trouble s'éveille ; la vague se tend.
L'air éteint se ranime, une haleine de sang
Hiératique s'étire au comble du silence.

Mais quelle ombre de peu trompe sa vigilance ?

Ici l'or a lui sans discontinuer ;
Ce fut l'âge où le vent ne fut que ce baiser
Apposé d'une lèvre suave et bénie...

Ce fut l'ample saison de la foudre abolie.

Ô fugitif été !
Ne demeure aujourd'hui de ton éternité
Que l'énigme d'un songe à la rumeur étale,
Et l'errante latence d'un fauve pétale.

Ne demeure qu'un peu d'impassible candeur.

L'or hier étalait sa parfaite splendeur,
Se mêlait frémissant au faite des feuillages,
Enveloppait les jours de son éternité
Qui faisait qu'au plus sombre des sombres feuillages
S'alanguissait l'été...

Las ! Une ombre s'étire...
N'est-ce pas l'oraison que la sève désire ?
N'est-ce pas la menace proche de l'éveil,
Émergence d'un jour à nul autre pareil
Cependant que s'attarde infiniment l'aurore ?

N'est-ce pas la saison que toute aube déplore ?

(Redoutable saison...
Que dans la pesanteur de ce morne horizon

Annonce le murmure étique d'une vague,
Où déjà toute aurore éphémère divague...)

(Austère aube de sang...
Qu'ici l'air embué de menace pressent ;
Qui s'arme seul au terme de sourdes ténèbres,
Austère et solennel, aux errances funèbres,
Et sobre/sombre lendemain d'une profonde nuit...

Qui porte la misère et tout ce qui s'ensuit.)

26 octobre 2002

L'OR – UNE OMBRE...

L'or – une ombre sous le feu
(...)

17 décembre 2002

L'OR, UNE MÈCHE...

L'or, une mèche assouvie
(...)

08 mars 2003

UNE OMBRE

À V.

Las ! Une ombre : sous le feu
Nu de ton regard intense
Se profile cet aveu
D'une secrète imminence...

Quelle ébauche sous cet or
Hiératique se consume,
Avant même son essor,
En paroles d'amertume ?

N'est-ce pas l'avènement
Redouté de l'anathème
Que suscite le tourment
D'un pathétique « je t'aime » ?

Juillet 2003

UNE EAU PURE...

Une eau pure sous la nue
L'air [éteint se soulevant] / [Adj. + soulevant]
Un murmure, la peau nue
[...] sous le vent

Décembre 2003

LORS, UNE OMBRE...

Lors, une ombre posthume
Aride sous le feu
(...)

*Bribes*¹, 2004

¹ Les *Bribes* sont des fragments issus de mes recueils de notes *Carnets de Route* : au fur et à mesure que je réfléchissais sur l'art poétique et développais mon approche, élaborant ma propre poétique, j'illustrais ponctuellement mon propos théorique par une mise en pratique expérimentale ; ces fragments s'intègrent donc parfaitement dans ces *Écumes*, elles-mêmes d'essence expérimentale.

L'OR, UNE AUBE...

L'or, une aube sous le feu
Nu de la parole ardente
(...)

Bribes, 2004

L'OR ICI...

L'or ici, l'or ému d'une robe de fête
Où d'un feu soulevant l'unanime pâleur
S'agite langoureuse et virile chaleur
L'amère et ...

Impromptu inachevé griffonné au dos d'une lettre datée du 13 janvier 2006

OÙ L'ÉCHO NU REPARAÎT...

Où l'écho nu reparaît
L'or aussi métamorphose
En âpre aurore le trait
[Éphémère/Symbolique] d'une rose

1^{er} semestre 2007

IMPASSIBLE SACREMENT...

Impassible sacrement,
L'aube, toute d'inertie,
Ne brûle finalement
Que d'une sombre [agonie/atonie]

1^{er} semestre 2007

L'OR !...

L'or !... Enfin recomposé
Tel, aurore magnifique
Une rose qui n'osait
Ni l'opale, ni [l'attique/l'Afrique]

1^{er} semestre 2007

L'OR OÙ LA POURPRE DE FEU...

L'or où la pourpre de feu
Symboliquement repose
Ne s'honore que du peu
D'amertume d'une rose / D'une foudre, d'une rose...

1^{er} semestre 2007

ICI L'OR...

Ici l'or, évanescence
Et famélique lueur,
Ne laisse à l'aube naissante
Qu'une homérique rumeur

Décembre 2009

VARIATIONS

L'aube, enfin l'aube, de feu
Éphémère symphonie
Ne s'éveille que du peu
De l'écho d'une agonie

L'aube, enfin l'aube, de feu
Éphémère symphonie
Ne s'éveille que d'un peu
D'or et de mélancolie

L'aube, enfin l'aube, de feu (*Vers 1*)
Éphémère symphonie (*Vers 2*)
Ne [s'affole/s'offense/s'éveille] que du [jeu/vœu] // Ne s'efface que... (*Vers 3*)
Que toute aurore [renie/dénie] // D'une [rose/aurore] [d'agonie/d'inertie/désunie] //
[D'une/De la] [parfaite/secrète/plus pure] harmonie // D'une [suave/sereine]
[harmonie/agonie] (*Vers 4*)

L'aube, enfin l'aube, de feu
Éphémère [parodie/symphonie]
Ne s'éveille que du peu
De l'or, âpre [symphonie/parodie] // D'une rose désunie // D'une aurore démunie

L'aube, enfin l'aube, de feu
Éphémère symphonie
Ne s'éveille que du [peu/vœu]
D'une [suave/funeste] harmonie

L'aube, enfin l'aube, de feu
Éphémère symphonie
Ne s'éveille que du peu
De l'or, âpre parodie

L'aube, enfin l'aube, de feu
Éphémère symphonie
Ne s'éveille que d'un peu
D'or et de mélancolie

L'aube, enfin l'aube, de feu
Éphémère symphonie
Ne s'éveille que du peu
De l'écho d'une agonie

L'OR, ENFIN !...

L'or, enfin ! L'or : un feu nu,
Éphémère sacrilège
Quand sort à peine [venu/chenu]
Le [fantôme/...] du [cortège/manège]

POÈMES À S.

AU REVOIR

Nous n'aurons partagé que les heures du soir
Où tout dort, où le monde n'est plus que silence
Nous nous serons aimés, confondus dans le noir
Au rythme langoureux d'une flamme qui danse

Cette flamme qui brûle et jamais ne s'éteint,
Celle des rendez-vous des heures éphémères,
Qui semble décliner aux lueurs du matin
Mais renaît quand au soir les passions se resserrent

Nous étions les amants des fièvres de minuit,
Impassibles amants que nulle aube n'effleure,
D'une flamme vouée aux ombres de la nuit,
Qui se quittent rompus quand la lumière affleure

Mais il n'y aura plus de ces heures du soir
Ni de flamme légère
Car est venu le temps de te dire au revoir,
Au revoir à jamais ma belle passagère...

SONGE

Comme au vent se dérobe
Un flot de souvenirs :
Un visage, une robe,
Un bouquet de désirs...

Tu n'étais, passagère
Etrange de minuit,
Qu'une brise légère
Qui passe et qui s'enfuit

Je t'aimai capiteuse
Et suave à souhait
Mais ta bouche amoureuse
A l'oubli me vouait

Amoureuse éphémère
Au parfum framboisé
Quel étrange mystère
M'enlève ta beauté ?

Je ne sais, je l'ignore,
Tout s'est évaporé
Comme un rêve incolore
Qui me laisse prostré...

FOUDRE

Tu es belle comme un mirage
Dans un désert inavoué
Foudroyante comme l'orage
Dont je serais l'humble jouet

Tu résonnes dans mon silence,
Dans mon abîme sans reflet,
Comme une ultime vigilance
A ma hantise de couler

Mais, comme une étoile filante,
Tu me laisses désabusé
Quand se dissipe, insouciant,
Ta trop fugitive beauté...

Déc. 2010

SI L'AUBE...

Si l'aube [s'abolit/s'anoblit]
De n'être que lumière
Quelle obole [bannit/abolit]
L'humanité entière ?

POÈMES À LA LOUVE

Une louve soulevant
Une vague d'amertume
Se dérobe sous le vent
D'un embrasement posthume

*

Louve où dérive ce rêve
Unanime de candeur
Qu'une poussière soulève
Où toute aurore se meurt

COMME UN FANTÔME ERRANT...

Comme un fantôme errant sous les voûtes de pierre
Qui poursuivrait une ombre éprise de lumière
Je divague en silence au cœur de la Cité
Et je pense à tes yeux et à l'éternité

Carcassonne, décembre 2013

CE N'ÉTAIT QUE DU VENT...

Ce n'était que du vent dans un peu de lumière,
Qu'un souffle décousu au comble d'un été,
Qu'un murmure envoûtant, battement de paupière,
Anémique parole au goût d'éternité.

Ce n'était qu'un mirage, une avare chimère,
Une aube qui naissait sans apporter le jour,
Une vague d'écume, une lueur amère,
Un écho susurré comme un compte à rebours.

Ce n'était qu'une brise à travers le silence,
Ce n'était qu'un éclat de rire qui s'est tu,
Éphémère caresse d'une fulgurance
– Un soupir insolent à l'arôme têtue...

L'OR ENCORE...

À F.

L'or encore a joué de son fébrile éclat
S'est paré du plus pur ornement de lumière
– Mais pour n'être au final que cet ultime ébat
Qui ne laisse que cendre et que goût de poussière

L'or a joué d'un feu
Qui
Plus qu'il ne brille brûle

De ce futile jeu
Si
L'espérance crédule

Se consume au flambeau qu'elle-même attisa
C'est qu'elle y vit l'attrait d'une absconse prière

Saint-Priest, août 2014

QUELLE AURORE...

Quelle aurore soulevant
D'une ombre le sacrilège
Se dérobe/désolle sous le vent
Que l'abîme désagrège // D'un horrible/sordide sortilège ?

Ô MON ULTIME AMANTE...

Ô mon ultime amante, ô ma douce passion
Ne te dérobe pas à la plus belle danse
Nous ne ferons qu'un pas dans cette direction
Nous n'avancerons plus qu'à la même cadence

ÉTOILE DE MON CŒUR...

Étoile de mon cœur tu consumes ta flamme
Et je brûle à mon tour de te savoir en feu
Nous nous désintégrons du feu du même drame
Nous mourons du tourment du même [...] jeu

NULLE AURORE...

Nulle aurore n'aura
Fût-elle de lumière
De l'or à nu l'aura,
Ineffable poussière

(Ou qu'un orbe soudain
Maléfique paraisse
Et [souffre/souffle] le dédain
De sa propre [paresse/caresse])

QUEL OR...

Quel or ici recèle
Avare au firmament
L'erratique étincelle
D'un horrible tourment ?

NE RESTERA...

Ne restera de cette offrande
Qu'un songe épars en vérité
Qu'à la raison le feu se rende
Il a déjà trop crépité

Un jour de cendre et de poussière
Se lève amer et désolé
Sans que le baigne la lumière
D'un seul éclat de l'or volé

PROJET DE PRÉFACE

Ces pièces en vers, où les situer ?

Existe-t-il vraiment un espace pour elles, entre la poésie idéale¹ – celle, inexistante, qui tend vers l'absolu – et ce qu'on pourrait nommer la « contre-poésie », lieu de toutes les gloses qui ne font qu'énoncer (et le plus souvent de manière poétique – là est leur paradoxe) l'aspiration à ladite poésie ?

Et d'abord, ces pièces, relèvent-elles plus de l'une que de l'autre tendance ?

Ne tendent-elles pas, par le caractère achevé qui est celui de leur architecture, à l'absolu que seul un vrai poème, à mon sens (c'est-à-dire un objet fini, synthétique, aux contours délimités dans l'espace), est en mesure de cristalliser ?

Ou ne sont-elles, là encore, que de simples prosaïsmes mais enclos dans l'éternité de la structure ?

L'un et l'autre à la fois – telle pourrait être la réponse : sacrifiant au *culte*² du vers (plus qu'un désir : un besoin), le poète, irrésistiblement poussé à livrer ces pièces, et pour être dénué de l'intuition, n'en était pas pour autant privé du sens de la mise en vers, lequel relève d'une impulsion profonde que seuls connaissent les vrais poètes, pour y être soumis à certains moments très ponctuels de leur existence – et je n'entends pas par-là que cette impulsion élude toute difficulté de réalisation, bien au contraire puisqu'elle y confronte : loin de correspondre à une miraculeuse « inspiration » – au sens le plus *vulgaire* de ce terme – qui verrait s'accomplir la livraison « clés en main » du poème, prêt à consommer, ce processus psychologique complexe occasionne une lutte éprouvante pour le poète qui, avec les seuls outils rhétoriques, lexicaux, syntaxiques, sémantiques, doit composer un tout cohérent et fini correspondant à l'impulsion reçue, souvent très obscure d'ailleurs.

Mais l'impulsion n'est pas l'*intuition*, elle n'en est que le moteur censé la véhiculer.

Et force est de constater que cette énergie, si elle aboutit à de parfaits assemblages structurels, se déploie souvent à vide (ou seulement chargée d'une obscure matière subjective) faute d'avoir pu saisir dans son mouvement la substance mystique – l'*absolu*.

Le poème obtenu n'est alors qu'une sorte d'écrin, vide de la pierre précieuse dont l'absence se fait d'autant plus ressentir qu'il a été bâti à sa mesure.

¹ La poésie idéale, entendue comme la poésie pure de tout mouvement narratif : celle qui suggère, plus qu'elle ne dit ou raconte.

² Au strict sens étymologique (du latin *cultus*, dérivé du verbe *colere* : cultiver) : car *in fine*, le poème s'avère être le lieu du culte – et c'est par métonymie que le poète lui voue un culte, du moins dans sa forme la plus accomplie : le poème en vers.

Faute de livrer une collection d'émeraudes, le poète ne propose donc ici qu'une série de boîtiers – tout comme la mer ne dépose sur nos rivages, avare de ses trésors, que sa vierge et blanche écume.

Boîtiers représentant néanmoins la moitié du chemin, en ce sens que *vrais* poèmes.

Et rien que pour cette raison, sacrés.

2000-2001

NOTES POUR UNE AUTRE PRÉFACE

Ces poèmes sont les plus authentiques, les plus directement issus de la subjectivité du poète, sans considération théorique d'aucune sorte.

N'est-ce pas là la vocation première de toute œuvre d'art : refléter la subjectivité de son auteur, en être la transformation technique (en un objet fini) en même temps que le révélateur/médium ?

Par rapport à la Quête¹ : le poème, envisagé comme manifestation de la Quête, participe de la même démarche. À ceci près qu'il est donné une orientation à la subjectivité du poète.

C'est à la subjectivité du poète d'être cultivée dans le sens de l'absolu, en premier lieu. Cette culture impliquant, en second lieu, une approche spécifique du poème (lexicale, syntaxique, sémantique...).

Tandis que les *Écumes*, poèmes de hasard, ne font que refléter l'immédiateté (souvent triviale, empruntée au monde) de la subjectivité du poète.

Mais tout poème, comme toute œuvre, est subjectif ; d'autant plus que le signe est arbitraire et, à ce titre, se laisse aisément modeler par la subjectivité : tel assemblage de cubes n'évoquera jamais qu'une construction de l'esprit, artificielle.

Tout poème, même « concret » du point de vue du sens, est abstrait si l'on veut bien considérer cet aspect incontournable qu'est celui de l'arbitraire du signe : qu'on fasse de nos mots comme d'une langue étrangère², et l'on se rendra vite compte que, abstraction faite des signifiés admis par l'usage, arbitrairement, ce ne sont que des monèmes vides – des signifiants sonores.

Donc, des poèmes comme *Écumes* ne nous aident pas à mieux comprendre le monde sensible, immédiat ; ne nous guident pas vers la connaissance ; mais ne font jamais que nous refléter une vision (donc subjective) superficielle – même si esthétique et donnant parfois une impression de profondeur – du (monde qu'a [eue] le) poète.

Ils ne valent que si l'on considère que l'art, humble, n'a d'autre vocation que de restituer cette vision superficielle (que l'on entende bien ici qu'il ne s'agit pas, qu'il ne peut s'agir de reproductions fidèles du monde, mais de productions subjectives). Ce qui peut se concevoir sans problème.

¹ Ce terme désigne ici de manière allégorique la quête d'absolu que recouvre nécessairement toute démarche artistique, en faisant une fin en soi et résumant ladite démarche à cet objectif ultime ; car si cette tension est ici consciente et pleinement assumée, ce n'est pas nécessairement le cas de toutes les entreprises créatrices.

² Les appréhendant comme les signes bruts d'un code donné.

Peut-on concevoir, en revanche, que ces visions touchent à l'essence du monde ? Oui, car s'éloignant de la surface de la subjectivité, imprégnée d'images « prosaïques », elles en touchent peu à peu les confins, là où cette dernière côtoie l'absolu, au-delà même de l'implexe/de l'inconscient : un Waravka¹ peignant certaines fleurs se détache nettement de l'image triviale, commune, banale, de ladite fleur, pour se rapprocher de l'*im*-pression qu'elle produit : il y a un mouvement progressif et conséquent vers l'intérieur de la subjectivité. On n'en est pas encore au point où cette dernière a rompu avec l'imagerie traditionnelle, avec le référent au monde, mais on y vient (de Staël).

Lorsqu'en revanche l'artiste saura se passer de cette base référentielle et évoquer le monde sans puiser ailleurs que dans ses tréfonds/confins sacrés, ainsi Soulages, il aura atteint au sommet. Il pourra alors se flatter d'avoir la conscience innée, ingénue du monde.

2001

¹ À l'époque de ces notes, je travaillais sur un projet de monographie consacré à ce peintre néo-impressionniste du Pays de Caux.

TABLES DES MATIÈRES

AVANT-PROPOS.....	6
LE BAISER.....	9
LE CIMETIÈRE.....	10
L'ÉTANG.....	11
LE FEU.....	12
QUATRAINS.....	13
LE NUAGE.....	14
NARCISSE.....	15
NARCISSE (2).....	18
L'ARBRE.....	19
ROCHE ET TEMPÊTE.....	20
CHAT.....	21
VARIATION FÉLINE.....	22
LA TÊTE.....	23
LE PENSEUR.....	24
OH ! JE SAIS.....	25
CAR JAMAIS.....	26
LA CAVALIÈRE.....	27
LA CAVALIÈRE (2).....	30
FLORA.....	31
LA VIEILLE.....	33
VARIATION FÉLINE (2).....	34
VARIATION FÉLINE (3).....	35
LA CAVALIÈRE (3).....	36
VOIS, JE T'AIME.....	38
RAFALE.....	39
LÀ TEL UN VIERGE REPOS NU... ..	40
VERS.....	41
VOLUTE.....	42
IMPRESSION DU 08 MAI 95.....	43
FLORA (2).....	44
DÉJÀ L'AUBE DEMEURE... ..	45
LUMIÈRE DÉCHIRANT.....	46
PARS ET N'ÉBATS... ..	47
TOMBEAU.....	48

ROSE	49
REBELLE ÉTALANT.....	50
FLORA (3).....	51
FLORA (4).....	52
EFFET.....	53
POÈME.....	54
...ET SA VARIANTE.....	55
OR, ET SÛRE DE TON FAIT.....	56
ALEXA.....	57
QU'ELLE EXHALE.....	58
FRAGMENT	59
BELLE À DÉSTABILISER.....	60
PALINODIE !.....	61
RÉFLEXION	62
ALEXA (2)	63
SCINTILLE-T-ELLE.....	64
ÉVEILLE AU VŒU DU VENT.....	65
VEILLE ET BERCE À L'AURORE.....	66
VARIANTE DU PRÉCÉDENT.....	67
LÈVE ET NE DÉROBE PAS.....	68
DÉROULE ET N'ALTÈRE PAS.....	69
POSTÉRITÉ.....	70
AVARE ABRI VÉTUSTE.....	71
RIEN QUE VOUS N'AYEZ.....	72
QUATRAINS.....	73
DÉSOLE À N'EN PLUS FINIR.....	74
PAR OÙ PART ET SÈME.....	75
ADIEU !.....	76
SONNET DES COULEURS.....	77
POÈME VIDE	78
SAINTE VICTOIRE	79
VENTRE	80
FULGURANCE.....	81
CREUSET	82
FRAGMENT (2).....	83
À PEINE ÉPANOUIE.....	84
Ô CYBÈLE.....	85

SI...	86
OMBRE.....	87
PROJET	88
OMBRE (2)	89
UNE FAILLE.....	90
PROJET DE STRUCTURE POÉTIQUE EN CHIASME	91
GLOSE	92
OMBRE (3)	93
EFFEUILLAGE.....	94
UNE HEURE.....	95
SURGISSEMENT	96
ALICE DORT.....	97
L'AUBE	98
LA MER.....	99
L'OR ET LA POURPRE.....	100
L'OR UN SANG.....	101
L'OR OÙ SEULE.....	102
L'OR ; ÉTIQUE LUEUR.....	103
POÈME ÉLÉMENTAIRE	104
L'OR – UNE OMBRE.....	106
L'OR, UNE MÈCHE.....	107
UNE OMBRE.....	108
UNE EAU PURE.....	109
LORS, UNE OMBRE.....	110
L'OR, UNE AUBE.....	111
L'OR ICI.....	112
OÙ L'ÉCHO NU REPARAÎT... ..	113
IMPASSIBLE SACREMENT.....	114
L'OR !... ..	115
L'OR OÙ LA POURPRE DE FEU.....	116
ICI L'OR.....	117
VARIATIONS	118
L'OR, ENFIN !... ..	119
POÈMES À S.	120
SI L'AUBE.....	123
POÈMES À LA LOUVE	124
COMME UN FANTÔME ERRANT... ..	125

CE N'ÉTAIT QUE DU VENT.....	126
L'OR ENCORE.....	127
QUELLE AURORE.....	128
Ô MON ULTIME AMANTE.....	129
ÉTOILE DE MON CŒUR.....	130
NULLE AURORE.....	131
QUEL OR.....	132
NE RESTERA.....	133
PROJET DE PRÉFACE	134
NOTES POUR UNE AUTRE PRÉFACE.....	136

